

« J'existe par la lumière »

Entretien avec **Mary Chaplin**

Mary Chaplin a commencé sa carrière en peignant des scènes figuratives dans la campagne picarde. En 2005, alors qu'elle méditait dans une chapelle, elle vécut ce qu'elle appelle « un événement synchronistique ». Profondément touchée et inspirée par la beauté des reflets des vitraux, elle commença à peindre certains « arrêts sur image », moments de lumière apprivoisés qu'elle appelle « Réflexions ». Peintre luministe, ses toiles sont l'expression de l'émotion apportée par la lumière dans ce qu'elle offre de sacré.

Depuis votre enfance, la lumière est très présente dans votre vie. Mais à quel moment a-t-elle pris toute la place dans votre peinture ?

Il y a quelques années, mon père fut atteint d'un cancer. Cet homme qui avait vécu dans les bois, était très bon musicien et sculpteur d'art populaire, se retrouvait, tout à coup, à devoir faire face à la maladie. Je ressentais cette épreuve comme une injustice. Un jour, alors qu'il était allongé sur son lit d'hôpital, je lui ai pris la main et il m'a dit : « Tu sais, ces mains ne sculpteront plus d'oiseaux. » Je suis sortie de la chambre en larmes. J'ai appelé mon frère et lui ai demandé qu'il s'occupe de notre père, car j'avais besoin d'aller voir la mer. Nous étions au mois d'août et à notre arrivée il y avait beaucoup de monde. J'ai alors proposé à mon mari que nous allions nous promener au Bois-de-Cise. Là, j'ai emprunté à pied un chemin qui menait à la petite chapelle Sainte-Édith. En entrant, j'étais habitée par des sentiments de douleur et de colère. M'adressant à Dieu, je lui ai dit : « Mon papa n'a pas mérité de vivre une telle maladie. Il ne boit pas d'alcool, mange sainement, vit dans la nature... » Et puis, soudain, j'ai vu la lumière sur le sol, projetée à travers les vitraux. C'était comme un tapis de méditation. La lumière était très dense, et je suis restée assise un long moment à la contempler. Cela m'a profondément apaisée. Les jours qui ont suivi, cette lumière était tout le temps dans mes pensées, et j'ai peint cinq toiles. Au départ, cette série représentait de manière figurative ce que j'avais vu



dans la chapelle : les dalles grises, les reflets de lumière à travers les vitraux... Puis, au fil de la création, j'ai éprouvé de nouvelles émotions. Cette expérience a été une révélation pour moi. Elle m'a inculqué une autre vision du sens artistique de mon travail, qui a évolué vers plus d'abstraction. C'est ainsi que sont nées mes « Réflexions silencieuses », une analogie entre la « pensée » et le « reflet » – *reflection* en anglais.

J'aime caresser la lumière, la tutoyer à travers mes toiles. Je la réinterprète en y ajoutant un peu de moi-même. Certes, je suis issue de la peinture figurative, mais maintenant ce qui m'intéresse, c'est de l'épurer et de la retranscrire pour ne laisser transfigurer que sa chaleur et sa puissance... Cette « naissance » m'a permis d'emprunter de nouveaux chemins d'exploration de la lumière dans mon œuvre, et parallèlement de commencer un travail d'introspection. J'ai embarqué pour un voyage auquel nous invite Paolo Coelho dans *L'Alchimiste*, « revenir à la Source » : « Écoute ton cœur. Il connaît toute chose, parce qu'il vient de l'Âme du Monde, et qu'un jour il y retournera. » J'ai découvert un véritable trésor !

« Je veux que mes tableaux soient des passerelles de lumière pour les spectateurs », écrivez vous...

J'aime lorsqu'une personne se retrouve dans mes peintures, qu'elle découvre le parfum de l'énergie que j'ai essayé de transmettre. Un détail, une courbe, un signal, une pensée... Chacun de mes tableaux est conçu pour transmettre un message. Certes, ils racontent mon histoire, mais aussi l'histoire de nous tous. Lors d'un séjour en Angleterre, avec mon mari et ma fille, nous avons visité la cathédrale de Lincoln. Dans ce lieu magnifique, avec ma fille, alors âgée de dix ans, nous jouions à cache-cache dans les rayons de lumière. Une enfant de cinq ans environ, avec de longs cheveux bruns bouclés, nous a rejointes et a commencé à danser dans les reflets des vitraux. Sa grande sœur s'est approchée et lui a dit : « C'est la lumière de Dieu. » J'ai trouvé cette parole, exprimée avec tant d'innocence, d'une grande beauté ! Sur le chemin du retour, la BBC annonça à la radio qu'Israël venait d'envoyer une roquette sur une ville du Liban et qu'elle avait tué vingt enfants. J'ai été profondément bouleversée. Je me disais : « Au nom

de Dieu, une petite fille danse dans lumière, et au nom de Dieu, vingt enfants meurent assassinés ! » En rentrant à la maison, j'ai réalisé trois tableaux, avec en fond sonore le *Requiem* de Fauré interprété par les jeunes choristes de la cathédrale de Lincoln. Je peignais, très émue, des larmes dans les yeux. La première toile s'intitulait « Au nom de qui ? », la seconde « Tant de déchirures », et la troisième « Où est l'espoir ? » Quelques semaines plus tard, ma voisine est venue me rendre visite. Elle a regardé les toiles et m'a dit : « Mary, je ne sais pas ce que vous avez peint, mais je comprends. » Une émotion était passée. On ne peut pas vivre dans une bulle de lumière, coupé du monde. Qu'on le veuille ou non, nous sommes connectés au monde, à l'actualité, qu'elle soit tragique ou heureuse.

Je me sens en affinité avec cette parole du peintre américain Albert Pinkham Ryder : « Avez-vous déjà observé une chenille qui grimpe sur une feuille, s'agrippe à son extrémité, se tortille dans les airs, cherchant quelque chose à atteindre ? Elle ne sait où elle va mais cherche à aller ailleurs que l'endroit qu'elle foule. » Comme la chenille, j'essaie de trouver quelque chose qui soit au-delà de l'endroit que je foule... Au delà de tout, au delà de moi, au delà de la toile. Au travers de la lumière se trouve aussi ce que je cherche et je me sens très chanceuse d'être née avec le désir de peindre.

Dans un article, vous avez confié : « Chaque toile est une étape d'un parcours spirituel que j'accomplis dans et vers la lumière comme une célébration de l'ineffable »...

Les traversées douloureuses de ma vie m'ont amenée à la lumière. J'ai vécu des séparations et des deuils... et le dessin m'a sauvé. Je dessinais les petites lumières que je voyais dans les yeux des oiseaux. C'était une façon de trouver encore un sens à mon existence. « On peut aussi construire quelque chose de beau avec les pierres qui entravent le chemin », écrit Goethe. Je me sens complètement en accord avec cette phrase. Il est important de construire du positif avec les difficultés que nous rencontrons. Mon œuvre est intrinsèquement liée à ma vie. Je ne peux pas peindre ce que les gens attendent de moi. Je ne cherche pas à suivre une mode. J'exprime mes émotions, j'écoute mon cœur et pour moi cette liberté est le sens premier du métier d'artiste.

L'ombre est pour vous un élément de construction, dans votre peinture mais aussi dans la vie ?

Oui ! On ne sait pas ce qui nous attend. Il faut vraiment apprécier les rais de lumière, sachant que l'ombre est toujours présente. L'ombre n'est que l'excuse de la lumière. À travers un langage non figuratif, j'exprime la parole de ma vie intérieure, l'indicible. Dans ma peinture, en particulier dans les *Oxymores*, les ombres sont des éléments de perspective. Elles se densifient en fonction de l'intensité de la lumière. La lumière naît de l'obscurité et se nourrit des racines de ses profonds mystères... Je me sens une nomade qui voyage insatiablement dans les mondes paradoxaux du clair et de l'obscur.

Mon papa est sorti de son cancer alors qu'on le disait condamné. Il a vécu plusieurs belles années après sa rémission, avant d'être touché par la maladie d'Alzheimer. Grâce à ces épreuves, nous nous sommes rapprochés. Cette période sombre a été finalement un cadeau. Ma peinture est l'éponge de mon bonheur, de mes malheurs, l'éponge de mes gris de vie qui exacerbent les rouges de mes passions. Sans cette porte j'aurais beau me tortiller comme la chenille, il n'y aurait plus rien à chercher...

Aujourd'hui votre travail a évolué vers l'orphisme. Pouvez-vous nous en parler ?

L'orphisme est un mouvement artistique né au début du xx^e siècle. C'était une première tentative de penser l'art abstrait en tant que valeur universelle, et qui a rayonné dans la poésie, la musique et la peinture. Son nom est inspiré du poème « Orphée » de Guillaume Apollinaire. En peinture, l'orphisme est un « langage lumineux », un art de la lumière créée par la couleur. Cette défragmentation de la lumière m'a toujours interpellée. Quand j'étais petite, je mettais ma main devant le soleil pour brouiller les contours. La main devient alors comme un fantôme. Dans notre jardin, nous avons une cabane, j'adorais m'y réfugier et observer les faisceaux de lumière à travers les vieilles planches. J'avais l'impression que je pouvais toucher la lumière. Quand on regarde ainsi la lumière, il y a de l'orphisme car les contours sont dématérialisés. Que ce soit sur la crête d'une vague ou à la surface d'une pomme éclairée par le soleil. Cela donne une dimension sacrée, impalpable, aux choses. On ne peut peindre une source lumineuse qu'avec des contours indéfinis. Si on les définit, cela les fige. La lumière est un phénomène libre et fugace. Tenter de

l'attraper, de la maîtriser et de la contenir relève de la science, et parfois même du surnaturel.

« Permanence de l'éphémère* », c'est ainsi que le critique d'art Jean-Paul Gavard-Perret a défini votre peinture. Il écrit : « L'effet de flou devient l'image la plus juste, la plus nette. Par cette manière de traiter l'image et surtout de la saisir au vol, l'artiste fixe ce qui est voué à la disparition. (...) Par la stimulation rétinienne et par le jeu du leurre, c'est en conséquence une vérité intérieure que l'artiste ne cesse de saisir. »

Après le court instant où l'on a perçu la lumière, le travail qui suit consiste à rendre cette fugacité permanente, pour la transmettre. La connexion à la beauté et au mystère, je la ressens dans une chapelle, des lieux saints, mais aussi dans une forêt, lorsqu'un rayon de lumière passe à travers les branches. Le sacré est partout, dans une cathédrale et dans la fractale d'une fougère. Le point de départ de mes toiles est souvent inspiré par un petit rien, un émerveillement, quelque chose d'ineffable. Puis je travaille le tableau pendant des mois, le laisse de côté et le reprends, jusqu'à ce qu'il soit accompli.

Le titre « Oxymores », que j'ai donné à cinq séries de peintures – et qui s'adresse pour moi à un questionnement existentiel – est né alors que je me trouvais dans l'église du Saint-Sépulcre à Abbeville. Ce jour-là, la lumière était très forte et mon regard a été attiré par les traces qu'elle dessinait sur le sol. J'ai regardé sous les bancs pour voir à quoi ressemblaient les perspectives de lumière – chose qu'on ne fait jamais. J'ai découvert une extraordinaire architecture de l'ombre. J'ai vu l'ombre « éclairée », d'où d'idée du mot « oxymore ». Et c'est après une visite à mon père, qui à cette époque résidait dans un centre pour les malades d'Alzheimer, que j'ai commencé à réaliser la première série. Mon père était dans une période difficile de la maladie, mais il sentait que j'étais là. Je lui ai montré une photo prise pendant la guerre, sur laquelle posaient des membres de la famille et des amis. Alors qu'il ne parlait plus depuis des semaines, il s'est écrié : « C'est Bernard D... » Il a reconnu cet homme et a prononcé son nom. Cela m'a bouleversée. Je comprenais que mon père était à la fois absent et présent. Je me demandais qu'elle était la partie de sa conscience qui était là, avec moi. Et était-il conscient qu'il perdait la mémoire ? S'il se voyait diminué, en souffrait-il ? En rentrant chez moi, j'ai pleuré... et j'ai construit une première toile, repré-

sentant des éclairs de lumière et des ombres symbolisant des manques et des oublis.

Pour accompagner ces toiles, réalisées pendant la maladie de mon père, j'ai écrit ce texte qui exprimait à la fois ma souffrance et mes espérances : « L'ombre est-elle le passé ? La lumière, le présent ? Le passé est-il l'ombre qui plane sur le présent ou la lumière qui éclaire le présent ? Que serait le présent sans l'ombre du passé ? Que serait le présent sans la lumière d'hier ? Et quand le passé n'est plus fait d'hiers ? Quand le passé se perd dans l'instant présent ? L'ombre et la lumière : hier et aujourd'hui ne font plus qu'un ou font tout autre chose. D'autres passés naissent du chaos, alors il faut aller chercher loin la lumière du présent pour revivre les bonheurs du passé. Car, petit à petit, présent et passé se perdent dans l'ombre de l'oubli. Il n'y a plus d'hier et le présent n'est plus que l'ombre de lui-même. Mais tant qu'il reste un peu de lumière, il y a la vie. Une vie qui n'est plus que l'ombre d'elle-même. Une vie qu'il ne faut pas chercher dans la lumière du passé, qu'il faut vivre seulement dans l'urgence du présent. Et puis un jour la lumière s'éteint, désormais seuls les hiers éclairent le présent et réparent l'ombre laissée par cinq années passées à errer dans un questionnement qui restera à jamais sans réponses... »

Pour conclure, parlez-nous des *Trois fileuses*, deux grandes peintures, collées l'une à l'autre. Dans ce diptyque, vous semblez nous dire combien vous êtes saisie par ce que la vie a de plus fugace et d'éternel à la fois...

Dans cette peinture, par l'intensité de la lumière, j'ai voulu transmettre une certitude : lorsqu'on se relie par l'esprit à un être aimé, alors que son corps n'est plus, il ne peut pas mourir. Il continue d'exister. Son âme est toujours présente. Pour moi, le début et la fin de la vie n'ont pas de contours définis. Ils sont comme des halos de lumière.

* « Permanence de l'éphémère » est le titre d'un article que le critique d'art Jean-Paul Gavard-Perret a consacré à Mary Chaplin. Elle a repris ce titre pour la rétrospective que le département de la Somme a consacré à ses quinze années de travail sur la lumière (expo 2020/2021), « car cela résume exactement le sens de mon travail », explique-t-elle.

Propos recueillis par Nathalie Calmé

Pour aller plus loin :
<https://www.mary-chaplin.com/>